

Jean-Charles Vegliante, *Fragments de la chasse au trésor*, éditions Tarabuste, 2021, 196 p., 12 €

Un vrai livre de poche par sa dimension (10,5 x 15 cm) permettant de le lire partout où l'on s'arrête, un moment au calme. Voire, d'en relire certains extraits (ou fragments) avec l'impression de connexions possibles entre eux. En témoigne le texte en 4 de couverture qui correspond exactement au premier paragraphe du Préambule. Ce livre est aussi une grande surprise pour ceux et celles qui ont l'habitude de lire les poésies de Vegliante car il s'agit là, majoritairement, de prose, çà et là sous forme de véritable récit<sup>1</sup>.

Selon la Table, il y a treize parties titrées et cinq illustrations, plus un préambule et un épilogue. Seuls les titres des illustrations figurent à l'intérieur des pages du volume, ici entre parenthèses : 1. *Trésors*, 2. *Le seau bleu (Description)*, 3. *Reliures*, 4. *The Larousse*, 5. *Apprentissages (Dictionnaire)*, 6. *Les mots (Dévotion)*, 7. *Une cabane*, 8. *L'échappée belle*, 9. *La religion (Ligne de fuite)*, 10. *Adjuvants*, 11. *Les amis*, 12. *Le pendu (Destin)*, 13. *Dents de lait*. Ces illustrations délimitent probablement des regroupements de textes. À moins que ce ne soit le rôle de la composition métrique figurant dans chacune des treize parties ? Car il y a bien, tout de même, des vers dans ce nouveau recueil qui évoque par là le célèbre prosimètre de Dante Alighieri intitulé *Vita Nova*<sup>2</sup>. Ici, ce sont plutôt des variantes autour de l'hendécasyllabe dont on reconnaît les formes métriques traditionnelles<sup>3</sup>. Vegliante va même au delà : il crée un court-circuit entre les deux grands langages<sup>4</sup>. Enfin, toujours selon la Table, on remarque que le mot « paradigme » a une fonction paratextuelle au même titre que le préambule et l'épilogue.

Paradigme (pp. 99-102) est le titre d'un texte entièrement écrit entre deux crochets. Il offre une réflexion sur la société depuis les attentats de janvier 2015. Au cœur du volume, dans sa pliure, Vegliante nous sensibilise à ce « changement,

---

<sup>1</sup> On se souvient d'un glissement vers la prose dans son recueil de poésie intitulé *Où nul ne veut se tenir*, édition La Lettre Volée, 2016, (Prix Heredia – Académie Française, 2018), quand, aux pages 84-85 de « Journal presque en vers », l'écriture versifiée est interrompue pendant 18 lignes touchant les marges de droite et de gauche, à la manière de la prose, et dont l'argument est lié aux attentats de janvier 2015.

<sup>2</sup> Traduit par Vegliante et CIRCE, publié chez l'éditeur Garnier Classiques en 2011.

<sup>3</sup> Le sonnet (titré *Schibboleth*, p. 95), le quatrain (rimé p. 22, avec décrochement p. 172), le quintil (p. 53, p. 149, p. 162), le sizain (p. 37, p. 78), le septain (titré *Au delà de l'au-delà*, p. 66, et, précédé d'une citation d'Arthur Rimbaud, p. 136), et le onzain p. 125.

<sup>4</sup> Le neuvain très vertical (p. 112) et certaines lignes d'une prose qui ne vont pas rejoindre la marge de droite (p. 182), témoigneraient d'un choc entre les deux grands langages afin de proposer une nouvelle expression.

comme on disait alors, 'de paradigme' après cette horreur restée dans les mémoires comme Les Attentats de Janvier. La mort ici, pas juste à la télé (2015 pour être précis). ». Notre société actuelle est arrivée au bout d'un processus : « ils représentent l'arrière-ban (...), la fin, les derniers. Les derniers assassins ! (...) Les plus jeunes ne sont plus dans le tunnel sinistre où ils se débattaient en vain. Sauf à tuer, pour faire quelque chose. ». La société, et les intellectuels en particulier, doivent réagir, pour que « Plus tard, leurs propres enfants peut-être accèderont à ce qui ne consomme pas (la littérature, par exemple), mais c'est une autre séquence temporelle. ».

Dans cette perspective, on comprend mieux la raison pour laquelle Vegliante livre des « fragments » de ce qu'il a vécu pendant son enfance et son adolescence surtout à travers la métaphore de la chasse au trésor, centrale dans le livre. Il la décrit comme un « grand jeu que des parents avisés et instruits organisaient tous les ans minutieusement dans le plus grand secret...Tout avait été scrupuleusement préparé par quelque impénétrable bonne Providence, invisible à nos yeux. Faux manuscrits jaunis à la flamme d'une bougie, flèches cachées autant qu'empoisonnées, cachets de cire rouge bien luisante, coffres cloutés dans l'arbre creux ou même enfouis en terre sous quelques ossements (d'animal de boucherie) au pied d'une croix abandonnée en pleine forêt. Bénie autrefois, désacralisée depuis lors. Et la mousse et les branches mortes jaunes et grises de lichens (...). »<sup>5</sup>.

Ce grand jeu, c'est celui de la vie à laquelle on se prépare. Pas tout seul, quand on est enfant. Les adultes (les parents, la famille) se doivent de préparer scrupuleusement l'avenir des enfants pour qu'ils aient « L'impression qu'un destin a été ourdi pour vous, ailleurs, suffit de suivre. ». Dans la partie intitulée *Adjuvants*, Vegliante se souvient de la variété des gens qu'il a rencontré (le médecin de campagne, la femme d'un brasseur, le fils de gros fermier qui allait à la fac, un abbé, un scout, un professeur de dessin, le Surveillant Général, un peintre), et reconnaît que leurs « aides reçues avaient été vraiment des marques de générosité ». Mais ce n'est pas sa seule définition, puisque l' « unique vrai trésor, [est] celui des mots »<sup>6</sup>. Par exemple, Paradigme est anticipé par le poème *Schibboleth* (p. 95), dont il devient presque une explication : « « Ne parlez pas comme ceux que vous tuez ! » /

---

<sup>5</sup> 1. *Trésors*, pp. 18-19.

<sup>6</sup> 10. *Adjuvants*, p. 148

Ne parlez pas la même langue que nous, ne salissez pas dans votre bouche / de bouchers les mots qui ont servi à dire / (...) ».

L'épilogue est la partie qui incite davantage à relire ce précieux livre car on y retrouve un épisode inquiétant, celui d'un jeune naufragé. Le lecteur ou la lectrice comprend que c'est clairement à son tour de jouer à la chasse au trésor, préparée par Vegliante. L'épilogue s'ouvre par « L'ami Julien », un prénom déjà rencontré dans la partie *Les Amis* (pp. 155-164) : « Julien, hanté par la mort mystérieuse de son cousin Ciro, seul camarade de jeux dans son enfance méditerranéenne. ». Puis, il est question d'un « enfant noyé vers le débarcadère (...) dont « le canif doit se trouver toujours au fond, enveloppé de vase maternelle ». Dans l'épilogue, Julien lui raconte « comment il se cachait sous l'eau, enfant, dans le réservoir naturel derrière la ferme de ses grands-parents du sud, un trou d'eau circulaire glauque, respirant grâce à une grosse tige creuse d'oignon ou de fleur d'ail et voyant parfois devant ses yeux émerveillés passer l'élégance incroyable d'une grenouille brune, ventre blanc et cuisses de danseuse, lâchant quelques bulles irisées pour remonter à la surface. Intouchable merveille, frisson. Nudité en apesanteur et innocence. ».

Mais on a déjà lu que pendant son enfance, le narrateur avait un canif<sup>7</sup>, qu'il allait chez son grand-père Antonio dans le Sud de l'Italie, où il barbotait dans « une vaste citerne à ciel ouvert, dite 'piscine', précieuse réserve d'eau bien remplie en hiver et habitée de divers petits animaux » (p. 150), d'où il aimait observer « Sur le fil de l'eau le vol des libellules » - un hendécasyllabe qui se détache des lignes de la prose (p. 153). Cela crée un court-circuit entre ses mémoires d'enfant et celles de Julien, qui est qualifié « dispers » dans l'épilogue. Ce mot est un trésor car il signifierait, selon l'étymologie latine, « éparpillé » ou bien « partout et nulle part à la fois ». L'épisode du naufragé qui « finit évanoui sur la basse digue qui fermait l'étang à son autre extrémité. Là, aperçu par des ouvriers de la scierie, sauvé par les pompiers volontaires du village, plus mort que vivant, voilà l'histoire. », est une variante du sonnet intitulé « Après la communale », issu du recueil de poésie *Sonnets du petit pays...* car le récit passe ici « de la mer à la mare » (p.187)<sup>8</sup>. On comprend alors que le rescapé du naufrage, qui a échappé de peu à la noyade, pourrait également être

---

<sup>7</sup> Vegliante raconte qu'il avait un canif quand il était enfant (p. 120) « Il entaillait à l'aide d'un précieux canif dont nul ne savait l'existence tel tronc lisse ».

<sup>8</sup> Ma lecture de ce sonnet est dans le site Poezibao <https://urlz.fr/fGUZ>

le narrateur, s'il est vrai que « la trace de mémoire n'est pas l'apanage des seuls classiques » (p. 159).

Ce livre de poche, on ne peut plus s'en passer une fois commencée la chasse au trésor (la lecture) car il incite vivement à aller découvrir tous les autres nombreux niveaux ou épisodes. Il ne s'agit pas d'une autobiographie de Vegliante mais plutôt d'autobiographisme car ses expériences humaines peuvent se faire l'écho de souvenirs différents chez un large public, jusqu'à toucher plus subtilement les poètes – ou les lecteurs – actuels.

Valérie T. Bravaccio